Les Hospitaliers de Jérusalem, Rhodes et Malte

Alain Blondy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12299>

DOI : 10.4000/cdlm.12299

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 271-283

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Alain Blondy, « Les Hospitaliers de Jérusalem, Rhodes et Malte », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 97/2 | 2018, mis en ligne le 18 juin 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.12299>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Les Hospitaliers de Jérusalem, Rhodes et Malte

Alain Blondy

- ¹ L'ordre de Malte, en réalité l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, se forma progressivement entre le début du XI^e siècle et celui du XIII^e siècle. La pieuse fondation amalfitaine de la fin des années 1040 nommée *xenodochium* ¹, « chargée du service des pauvres de Jésus-Christ »², devint un ordre religieux vers les années 1130 et adopta un caractère militaire dans les toutes premières années du XIII^e siècle³.

De la vocation hospitalière à la vocation militaire

- ² En effet, entre la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e, une alchimie confusionnelle contribua à donner naissance à ceux que l'on a appelés plus tard, les « moines-chevaliers ». En fait le seul ordre religieux ayant eu pour unique vocation le métier des armes fut l'ordre des Pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon plus connu sous le vocable d'ordre du Temple⁴. Ce fut pour lui que saint Bernard établit le distinguo entre les chevaliers séculiers qui, lorsqu'ils tuaient par amour de la gloire ou par désir de conquête, commettaient un homicide, et les chevaliers du Christ, établis par Dieu pour exécuter Ses vengeances⁵ et pour lesquels l'homicide était « malicide ». Ainsi, l'épopée croisée avait donné naissance à une nouvelle forme de chevalerie. À côté de la chevalerie laïque, sorte de catégorie « socio-professionnelle » intégrée au système féodal et pourvue progressivement de codes et d'idéaux, était apparue une chevalerie religieuse liée à l'essor monastique et participant à la défense de la chrétienté.
- ³ Or, dans les premiers temps de l'ordre des Hospitaliers, il ne semble y avoir eu que deux classes de frères, celles des clercs et des laïcs. Si parmi ces derniers, certains avaient été adoubés chevaliers dans leur pays et formaient un noyau assez important parmi ces religieux laïques, les frères hospitaliers demeuraient, dans l'esprit de l'Église, des religieux qui s'étaient voués au service des pauvres. C'est ainsi que le pape Alexandre III leur rappela, à la fin des années 1170, qu'il ne convenait pas qu'ils réduisissent ce service au prétexte de leurs activités guerrières. Mais la reconquête musulmane du

Proche-Orient latin par Saladin (1187) entraîna la nécessité d'une résistance chrétienne et dès lors, les divers ordres hospitaliers présents en Terre sainte furent « contaminés » par l'exemple des Templiers et mutèrent progressivement vers un statut d'ordre chevaleresque. Au sein de l'Hôpital, le poids des militaires devint tel qu'on n'y trouva bientôt plus un seul frère laïque qui ne fût pas chevalier⁶. Face au danger de la reconquête musulmane, l'Église, par *realpolitik*, accepta de ranger les frères Hospitaliers parmi les défenseurs de la Terre sainte⁷. Dès la fin du XII^e siècle, le pape Célestin III se félicitait de la manifestation de la puissance divine à l'égard de l'Hôpital « où tant de frères sont maintenus de façon permanente sous les armes, où tant de malades sont soignés et où tant d'hôtes sont accueillis »⁸, reconnaissant ainsi l'ensemble des fonctions qui devaient devenir officiellement celles de l'Ordre.

- 4 La réticence de l'Église ainsi vaincue, le maître de l'Hôpital, Alphonse de Portugal⁹, réunit vers 1203-1204 le chapitre général de l'Ordre à Margat¹⁰, pour promulguer les premiers statuts militaires de l'Ordre et entériner la division des frères en trois classes : les frères chevaliers, les frères chapelains et les frères sergents. Si tous s'engageaient à prononcer les trois vœux réguliers de pauvreté, chasteté et obéissance auquel était adjoint celui d'hospitalité, les frères chevaliers s'emparèrent assez rapidement des leviers du pouvoir dans l'Ordre. Toutefois, le chevalier hospitalier n'était pas l'équivalent d'un chevalier du système féodal, puisqu'il n'était pas adoubé et, à l'origine, il n'existait aucune corrélation entre la chevalerie hospitalière et la chevalerie féodale, voire la noblesse. Ses seuls droits à promotion, principalement à devenir responsable d'une préceptorie (ou commanderie) étaient liés à son ancienneté dans l'Ordre (dix ans minimum) et à cinq ans de résidence en Couvent (Jérusalem, Acre, Chypre, Rhodes). Néanmoins, les statuts du début du XIII^e siècle stipulèrent que ceux qui étaient chevaliers dans le siècle y seraient reçus comme tels. De même, les novices qui étaient fils de nobles ou de chevaliers pouvaient demander à l'être lorsqu'ils avaient atteint l'âge de chevalerie et après avis favorable des autres frères. En réalité, le clivage entre chevaliers et sergents d'armes n'alla que croissant. En 1259, les premiers obtinrent du pape Alexandre IV d'être différenciés des seconds par le port d'un manteau noir en temps de paix et d'un surcot rouge frappé d'une croix de saint Georges blanche¹¹. En 1262, alors que les statuts de Margat avaient prévu qu'un roturier pouvait être fait chevalier si on lui en avait fait la promesse avant sa prise d'habit, les statuts d'Acre, promulgués alors, interdirent sous peine des censures les plus rigoureuses, de faire frère chevalier ceux qui n'étaient pas fils de chevalier ou de lignage chevaleresque¹².
- 5 En fait, cette mainmise de la noblesse sur la chevalerie religieuse était contemporaine de la huitième croisade qui vit mourir saint Louis (1270) et du moment même où l'idéal chevaleresque s'émoussait fortement. La *Disputaison du croisé et du décroisé*¹³ de Rutebeuf (1267) en porte témoignage, quand l'un des chevaliers protagonistes n'hésite pas à qualifier l'engagement outre-mer de prestation d'hommage à la folie, estimant que Dieu n'a jamais exigé de faire de telles semailles qui conduisaient à la ruine des familles et « d'abandonner pour quarante sous une terre qui peut en rapporter cent ». Or, après la chute de Tripoli de Syrie (1289), une ultime neuvième croisade ne put empêcher la chute d'Acre (1291). Il n'existait alors plus aucun État latin en Orient, à l'exception du royaume de Chypre où Templiers et Hospitaliers trouvèrent refuge. Les croisés rentrèrent chez eux et les ordres militaro-religieux, sans rien officiellement abandonner de leur mission combattante, se tournèrent avec un intérêt croissant vers

leurs commanderies. Alors, selon les mots de Rutebeuf, à l'instar « des princes de l'Église, des grands doyens et des prélats », ils entreprirent de bénéficier « à la fois des joies célestes et des plaisirs de la terre ». En Europe, la désillusion à l'encontre des croisades toucha par conséquent les ordres militaires, enviés pour leur richesse et leurs privilèges, accusés de détourner à leur propre usage les donations qui leur avaient été faites, voire de vivre dans l'oisiveté au Levant¹⁴.

- 6 Mais en s'installant à Chypre, les chevaliers hospitaliers ne se contentèrent pas de devenir de riches propriétaires terriens¹⁵. En effet, par leur résidence désormais insulaire, ils furent contraints de se doter d'une flotte. En 1299, la charge d'Amiral de l'Hôpital fut créée¹⁶ et, en 1300, ses fonctions statutaires, confiées *ex officio* au Pilier de la Langue d'Italie, furent codifiées. Elles lui permettaient notamment de procéder à l'armement des galères et à la levée des équipages et de la chiourme aux dépens du Commun Trésor¹⁷. En 1306, le pape Clément V autorisa le grand-maître Foulque de Villaret à armer une flotte¹⁸, sans demander l'autorisation au roi de Chypre. Or, la situation intérieure chypriote était délicate ; négociants génois, vénitiens et aragono-catalans s'y disputaient la suprématie commerciale tandis que les relations entre Templiers et Hospitaliers étaient des plus tendues. Entre 1306 et 1310, une révolution de palais¹⁹ à Nicosie convainquit les Hospitaliers de quitter Chypre et, avec leurs propres bâtiments mais surtout avec l'aide d'un corsaire génois, ils s'emparèrent de Rhodes et des îles adjacentes. En 1310, ils s'installèrent définitivement dans leurs nouvelles possessions, mais cela fut perçu par les opinions européennes moins comme une volonté de poursuivre l'esprit de croisade que de se doter d'un établissement, source de protection et d'enrichissement. La dévolution pontificale des biens des Templiers dont ils furent bénéficiaires en 1312 aggrava encore leur image de marque. En effet, l'extraordinaire croissance du nombre de leurs commanderies²⁰ entraîna de nombreux chevaliers, issus de la noblesse terrienne et peu enclins aux choses de la mer, à jouir du revenu et de la position sociale que leur offrait la gestion des biens-fonds, contrevenant ainsi à leur obligation de service militaire en Couvent. En revanche, d'autres chevaliers y servaient principalement et se voyaient pourvus par les grands-maîtres des principaux offices de gouvernement. Dès son élection en 1346, le pape Clément VI menaça l'Hôpital de fonder un nouvel ordre et de lui attribuer toutes ses possessions s'il persistait à ne pas prendre plus au sérieux son rôle naval de défense de la chrétienté face à la nouvelle menace des Turcs ottomans. En fait, durant la seconde moitié du XIV^e siècle et au début du XV^e siècle, la disparition progressive des possessions latines en Méditerranée orientale contribua à fortifier le rôle de Rhodes et des Hospitaliers.
- 7 Ce fut alors que ces derniers connurent leur plus importante mutation : puissance terrestre depuis près de deux siècles, ils devinrent une puissance maritime principalement centrée sur l'activité corsaire contre les marines musulmanes. Leur évolution vers une fonction militaire était née de l'obligation de protéger les troupes de pèlerins (en farsi *kâr wân*) des dangers seldjoukides ; ainsi étaient nées les *caravanes*, expéditions de protection, distinctes des expéditions guerrières que l'Ordre eut à mener dans l'Orient latin. Ce fut pourquoi les expéditions maritimes chargées de la protection des navires chrétiens qui transportaient souvent des pèlerins furent alors aussi appelées caravanes. À leur tour, les attaques navales menées contre les navires corsaires ou marchands furent qualifiées de caravanes. L'installation à Rhodes modifia amplement la vocation des chevaliers hospitaliers. Ainsi, pour qu'ils pussent prétendre à une éventuelle promotion, les chevaliers durent non seulement prouver leur

ancienneté d'un minimum de dix ans, dont cinq de résidence en Couvent durant lesquelles ils durent désormais participer à au moins trois caravanes maritimes. Jusqu'alors, l'ordre des Hospitaliers avait été lié au vieil idéal croisé de défense du Levant chrétien ; à partir du XIV^e siècle et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, son existence fut intimement liée à la Méditerranée. Les *moines-chevaliers* tels que définis par saint Bernard étaient aussi devenus des *chevaliers-marins*. Cette mutation inattendue servit l'Ordre alors que ses homologues contemporains, à l'exception des chevaliers Teutoniques, s'enlisaient dans l'obsolescence de l'esprit de croisade : ceux qui ne disparurent pas, tel le Temple, devinrent rapidement des ordres nationaux étroitement liés à leurs souverains respectifs.

La chevalerie en Méditerranée

- 8 Pendant un peu plus de deux siècles (1310-1522), les Hospitaliers apparurent comme les défenseurs de la Méditerranée orientale face à la nouvelle expansion ottomane, un temps arrêtée par l'irruption de Tamerlan en Asie mineure (1402-1403). Ce dernier, en leur prenant Smyrne (1402), les ancrant davantage dans leur principauté maritime²¹ et leur victoire, à Chio, en 1319, sur la flotte turque de l'émirat d'Aydın les fit apparaître comme le rempart de l'Occident contre la piraterie turque. L'Ordre, battant désormais monnaie, apparut comme une puissance souveraine d'un Orient latin qui se réduisait comme une peau de chagrin depuis la fin du XIV^e siècle. En effet, la victoire du sultan ottoman à Nicopolis en 1396 sur une expédition occidentale²² qualifiée encore de croisade par Boniface IX, lui laissa le champ libre dans les Balkans. Les États latins nés de la quatrième croisade et l'empire croupion de Byzance furent conquis progressivement : seuls demeuraient le royaume de Chypre et la puissance hospitalière dans l'Archipel. Le sultan d'Égypte s'attaqua au premier en 1426, faisant prisonnier le roi Janus, mais il échoua à prendre Rhodes qu'il assiégea en 1440 et 1446. En fait, la dynamique musulmane n'était plus au Caire mais à Andrinople, puis à Constantinople, dont le sultan s'empara en 1453. En 1480, les troupes de Mehmed II assiégèrent Rhodes²³ et furent repoussées par les Hospitaliers²⁴. Mais en 1522, Soliman le Magnifique contraignit les chevaliers du grand-maître Philippe Villiers de l'Isle-Adam à une reddition dans l'honneur²⁵. Les Hospitaliers quittèrent à jamais l'Orient méditerranéen qui les avait vus naître, prospérer et se transformer en un ordre à vocation multiple : certes chevaleresque et hospitalière, mais aussi foncière grâce à ses impressionnantes propriétés dans toute l'Europe, et désormais navale grâce à la possession d'une flotte de galères et à sa maîtrise des techniques de course maritime.
- 9 Leur installation à Malte dans les années 1530, après huit années d'errance, changea irrémédiablement la nature de cette chevalerie religieuse qui était devenue l'ultime survivance de la geste de l'Occident chrétien contre l'Islam. Pourtant, cette évolution n'apparut pas immédiatement. Bien au contraire, les quarante années qui suivirent le transfert du Couvent dans deux des îles de l'archipel sicilien, contribuèrent à alimenter le renouveau chevaleresque qui animait la noblesse européenne, confrontée à l'obsolescence de sa suprématie, face à la montée politique et économique de la bourgeoisie et à la suprématie militaire de l'artillerie. En réalité, ni Charles Quint ni le pape n'avaient leurré les grands-maîtres successifs. Face à l'ambition ottomane de se rendre maîtresse du bassin méditerranéen occidental et de s'emparer de Rome, la seule défense possible de la chrétienté était de fermer le canal de Sicile aux flottes

ottomanes. Déjà les vassaux de la Porte s'étaient emparés d'Alger et menaçaient Tunis sans que Charles Quint fût capable de les déloger. Il donna donc Malte et Gozo à fief aux Hospitaliers et leur concéda Tripoli de Barbarie pour tenter d'établir en Afrique la principauté qu'ils avaient échoué à créer autour de Smyrne. Or, au milieu du XVI^e siècle, Espagnols comme Hospitaliers avaient reflué, ces derniers se retrouvant, comme à Rhodes, à la tête d'un territoire uniquement insulaire²⁶.

- 10 Les victoires du sultan dans l'Adriatique ayant conduit Venise à se déclarer neutre, Philippe II ne put compter que sur les forces hispano-siciliennes et sur les Hospitaliers. Lui et le pape furent clairs avec le nouveau grand-maître Jean de La Valette : le rôle de l'Ordre était de retenir le plus longtemps possible l'avancée turco-barbaresque pour éviter le déferlement des Ottomans sur Naples et Rome. Le Grand Siège de Malte²⁷ (18 mai-8 septembre 1565) s'inscrivit dans la liste héroïque des résistances militaires désespérées d'une poignée de défenseurs contre une vague d'assaillants. Du XVI^e siècle à nos jours, il fut assimilé aux épisodes les plus glorieux (les Thermopyles, Verdun, Stalingrad) qui ne furent pas des victoires, mais qui marquèrent un coup d'arrêt fatal à des déferlantes qui auraient irrévocablement changé les valeurs de la civilisation occidentale. Dans l'Europe d'alors, cruellement divisée par les guerres civiles religieuses, l'héroïque résistance des Hospitaliers fut perçue comme leur victoire sur les Ottomans et les Barbaresques.
- 11 Leur glorification fut à la hauteur du soulagement d'une opinion occidentale qui ne prit réellement conscience du danger auquel elle avait échappé qu'après coup. Les dithyrambes des historiographes et des poètes firent alors écho aux *Te Deum* et aux processions d'actions de grâce²⁸. L'emphase transforma les Hospitaliers en *Chevaliers de Malte*, leur île en *Boulevard de la chrétienté*²⁹ et les deux bourgades où ils s'étaient installés en *Cité Victorieuse* et en *Cité Éminente*³⁰. La glorieuse poignée de défenseurs et son grand-maître savaient bien à quoi s'en tenir : sans la décision de l'amiral ottoman de rembarquer par crainte de perdre ses galères avec l'arrivée de la mauvaise saison en mer, les chevaliers n'auraient pas pu tenir très longtemps le siège, d'autant que les renforts envoyés étaient insuffisants et que l'Espagne ne voulait pas dégarnir sa défense navale de la Sicile. Mais leur héroïsation était en marche. Dans les opinions européennes, les chevaliers de Malte apparurent comme des croisés modernes et, dans les noblesses, comme le dernier rempart de l'idéal chevaleresque. Ce fut à ce moment-là précisément que la chevalerie religieuse se doubla des caractéristiques de la chevalerie féodale. Le renouveau chevaleresque qui travaillait la noblesse se servit alors de La Valette comme il s'était servi peu auparavant de Bayard ou du roi François I^{er}³¹. Certes, peu après, le grand-maître fut supplanté par Don Juan d'Autriche qui avait pour lui la jeunesse et une naissance illustre, mais les chevaliers de Malte continuèrent à apparaître comme les preux paladins des Temps modernes. Dès lors, tout le discours de l'Ordre se centra sur cette imagerie pieuse qui alliait à la fois la noblesse et l'engagement militaire pour la défense de la foi. Or, l'image du chevalier, noble et chrétien, pouvait encore faire illusion à la fin du XVI^e siècle, mais l'Ordre eut le tort de vivre, deux siècles encore, sur cette enluminure d'un autre âge. Déjà à Lépante (1571), soit à peine six ans après le Grand Siège, toute la gloire revint à Don Juan qui se vit alors un destin africain, brisé par sa mort prématurée.
- 12 Ce fut un chevalier de Malte, Miguel de Cervantès, blessé à Lépante puis cinq ans durant (1575-1580) retenu en esclavage à Alger, qui rédigea, *ridendo mores*, l'oraison funèbre d'une chevalerie désormais anachronique. *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*

(1605) est en réalité l'illustration de l'utopique folie à se vouloir encore chevalier quand l'époque de la chevalerie était définitivement révolue. Toutefois, il serait sot de croire que les présentés et leur famille qui frappaient à la porte de l'Ordre étaient mus par ce rêve insensé. Peut-être fut-ce le cas de quelques-uns, mais leurs illusions durent bien vite être déniées par la réalité du Couvent. En réalité, le discours sur la « croisade » contre le Croissant ne relevait que des paraphernalia qui conféraient un lustre à la *Religion de Malte*. En effet, après le Grand Siège, après Lépante et la construction de la ville de La Valette (1566-1571), alors que le danger ottoman n'était plus maritime, l'Ordre qui se voulait une milice chrétienne n'était plus voué qu'à un rôle de police des mers contre les Barbaresques. Face à ces « supplétifs » de la Porte, chargés de mener contre les économies occidentales une activité d'escarmouches prédatrices qui ne devait nullement remettre en cause le *modus vivendi* méditerranéen de « guerre froide », l'Ordre fut cantonné dans ce que l'on appela la contre-course chrétienne.

- 13 Dans un premier temps, à la fin du xvi^e siècle, comme un navire privé de force motrice, il continua sur son erre, propulsé dans les opinions par la seule aura du discours chevaleresque. Ce fut la situation politique du monde catholique qui le sauva. Philippe II s'en voulait le champion exclusif, au grand dam du pape, et il considérait l'Ordre comme une force adjointe aux siennes de Sicile. Les Valois, qui savaient tout ce qu'ils avaient à redouter du souverain espagnol, entendaient conserver l'influence de la France dans un ordre où la majorité des chevaliers appartenait aux trois Langues françaises. L'affrontement feutré se passait au Couvent, les chevaliers ibériques se sentant forts de la présence voisine des forces siciliennes. En 1581, la camarilla espagnole fomenta une révolution de palais qui aboutit à la déposition du grand-maître Jean Lévesque de La Cassière et à la nomination d'un lieutenant de grand-maître, le Français Mathurin de Lescout Romegas, valeureux soldat mais piètre politique manipulé par le clan espagnol. Le but était de faire élire un grand-maître espagnol qui eût intégré totalement l'Ordre dans le dispositif stratégique du Habsbourg d'Espagne. La France menaça alors de séquestrer les commanderies situées dans le royaume et qui assuraient la majeure partie des revenus de l'Ordre ; mais ce fut le pape Grégoire XIII qui mit fin au coup de force, imposant son candidat à la succession de La Cassière en la personne du Français Hugues de Loubens de Verdalle³². Il le nantit des pleins pouvoirs pour réformer le fonctionnement politique de l'Ordre. En effet, depuis ses toutes premières années hiérosolymitaines, ce dernier avait été tiraillé, voire mis en danger, par l'opposition entre une conception « monarchique » qui confiait les rênes au grand-maître et une option collégiale qui donnait la suprématie du pouvoir au corps des chevaliers réunis en Conseil. Ce débat, qui était aussi celui de l'Église romaine, ne trouva de solution que lorsque la Contre-Réforme trancha en faveur du pouvoir pontifical. Verdalle mit donc en place un pouvoir magistral fort qui suivit, durant les deux siècles suivants, la dérive absolutiste que connaissaient les États européens. Mais le pape le chargea en outre de redresser les finances de l'Ordre afin que celui-ci fût totalement indépendant des monarchies. Or les revenus de l'Ordre provenaient de deux sources principales : le versement des *responsions*, quote-part des revenus des commanderies, et les bénéfices de la course contre les flottes barbaresques ou ottomanes. Le grand-maître entreprit donc la restauration de la gestion des commanderies, largement obérées par les guerres civiles, et il développa l'activité corsaire de l'Ordre, augmentant sa flotte de galères et encourageant, à son propre exemple, les chevaliers les plus fortunés à armer eux-mêmes leurs galères.

- 14 Dès lors, le rôle des chevaliers changea complètement. L'instauration au Couvent d'un pouvoir magistral fort entraîna la nécessité d'une administration compétente qui fut confiée à des servants d'armes, souvent maltais, docteurs *in utroque jure*, mais sous l'autorité de dignitaires de l'Ordre qui devinrent de véritables hauts fonctionnaires, régissant tous les aspects politiques de l'Ordre. Verdalle, le premier, constitua autour de lui un vivier de chevaliers auxquels il confia alternativement des missions économiques ou diplomatiques, en leur assurant un revenu substantiel en leur conférant les commanderies les plus juteuses³³. La gestion foncière des commanderies devint alors une importante source de revenus pour les chevaliers, mais apparut aussi comme une preuve de la capacité de certains commandeurs à s'occuper des affaires publiques. Par ailleurs, le développement de l'activité corsaire permit aux chevaliers (et notamment les plus jeunes), dotés d'un tempérament plus guerrier que politique, de faire aussi d'importants bénéfices³⁴ et d'entrevoir une carrière navale.
- 15 Tel est le sens de l'interrogation de Michel Fontenay³⁵ : les chevaliers hospitaliers étaient-ils des corsaires de la foi ou des rentiers du sol ? Or cette évolution correspondit à un changement d'importance dans les choix stratégiques des nations européennes et principalement de la France. Passées les guerres de religion et alors que se mettait en place un ordre européen qui fut consacré par les traités de Westphalie (1648), les premiers Bourbons s'intéressèrent à nouveau au domaine maritime de la France. Richelieu fut le premier à se convaincre que « le commerce était une dépendance de la puissance de mer »³⁶, intégrant pour la première fois en France les échanges commerciaux dans les considérations politiques, avec pour corollaire la nécessité d'une force navale suffisante à la fois pour rivaliser avec les puissances maritimes voisines et pour nettoyer la Méditerranée de ses corsaires³⁷. En 1624, le cardinal créa officiellement la Marine royale. Ainsi, comme la multiplication des galères avait eu auparavant des conséquences inattendues sur la pratique judiciaire³⁸, la nécessité de disposer d'un nombre suffisant d'officiers de marine eut des répercussions sur l'engagement dans l'Ordre. Ce dernier étant l'unique formation navale européenne potentiellement ouverte à toute la noblesse cadette, vit affluer les impétrants.
- 16 Ce fut alors que l'engagement dans l'Ordre changea de façon significative. Désormais les jeunes chevaliers avaient la possibilité de faire un choix entre une carrière dans l'Ordre, gravissant le long *cursus honorum*, de commandeur à bailli, majoritairement lié à l'ancienneté³⁹ ou bien de se former à la carrière navale, alternant ou non, les commandements dans la marine de l'Ordre ou dans celle de leur souverain. En outre, les généalogistes de l'Ordre étant bien plus sévères que ceux du Roi, entrer dans l'Ordre était une « sur-preuve » de l'excellence de son extraction, même si durant les deux derniers siècles, les brefs de dispense de noblesse se multiplièrent.
- 17 Comme l'ancienneté était le vecteur essentiel de la rapidité de promotion, les parents entreprirent des démarches de plus en plus tôt pour faire admettre leurs cadets dans l'Ordre. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'admission de minorité était devenue l'habitude générale : pour les deux principales Langues françaises, elle représentait 73 % des admissions dans la Langue de Provence et 90 % dans la Langue de France. Si les jeunes admis avaient tous moins de 6 ans, la moitié d'entre eux n'avait pas dépassé son deuxième anniversaire. Ainsi, pour le baptême comme pour la réception dans l'Ordre, l'engagement religieux était devenu une pratique sociale. Comme les catholiques de toutes conditions baptisaient leurs enfants pour leur faire bénéficier, dès leur plus jeune âge, de la grâce rédemptrice, la noblesse s'engageait dans des dépenses coûteuses

pour assurer à leurs enfants une ancienneté assurée dans l'Ordre, qu'ils espéraient source éventuelle de prébendes et d'honneurs à venir. Or la réalité était plus rude comme l'indiquait le bailli de Froulay, ambassadeur de l'Ordre près le Roi de France, en 1750 :

[...] Nous ne parvenons aux commanderies, soit de justice, soit de grâce, que par compensation des sommes que le Vénérable Commun Trésor a touchées d'avance ou dont il est assuré du remboursement ; les commanderies de justice, si on ose se servir de cette comparaison, doivent être regardées comme les billets noirs d'une loterie formée par la masse des réceptions qui ne produisent que des billets blancs aux Chevaliers qui n'y parviennent pas [...]. L'illusion cesse à la vue de cette ingénieuse économie au moyen de laquelle la Religion parvient à entretenir l'*émulation de ses Chevaliers et à les récompenser sans rien perdre sur les fonds ni même les revenus*. [...] En effet, si l'on considère ce que coûtent nos commanderies pour y parvenir, les sommes qu'on commence à déboursier, les services que les Chevaliers sont tenus de rendre, les engagements et les assujettissements qu'ils contractent, les charges permanentes et pour ainsi dire éternelles que payent lesdites commanderies lorsqu'on y est parvenu, charges que Malte augmente lorsqu'elle le juge à propos mais qu'elle ne diminue jamais sous aucun prétexte et sans aucun égard aux circonstances les plus malheureuses, tellement que nous avons vu plusieurs fois des Chevaliers remettre leurs commanderies au Trésor, on sera obligé de convenir d'une vérité que nous ne devons pas chercher à rendre publique, mais qui n'en est pas moins constante, c'est qu'un père qui met aujourd'hui son fils dans l'Ordre, fait, du côté de l'utilité et de l'intérêt, un marché désavantageux, un contrat onéreux au présent et à la famille⁴⁰.

- 18 En dépit de la prudence de Froulay, au XVIII^e siècle, la chose était patente et un nombre toujours croissant de chevaliers ne faisait plus profession et donc n'entendait nullement concourir à une très hypothétique commanderie. Ainsi, dans les deux principales Langues françaises, les chevaliers profès ne représentaient qu'entre 20 et 25 % des effectifs. Néanmoins les raisons en étaient multiples. D'abord, le nombre restreint des commanderies, leur inégalité de revenus, les charges qui pesaient sur les commandeurs qui devaient les entretenir et les améliorer afin de pouvoir en espérer une meilleure, durent refroidir les enthousiasmes. Ensuite, même s'il existait une différence entre l'engagement religieux dans un ordre militaire et le même dans le clergé, le premier faisant encore référence à la chevalerie, apanage de la noblesse, et permettant à moindre scandale de vivre joyeusement son célibat⁴¹, les vœux prononcés étaient les mêmes et bien des consciences hésitaient à cet engagement perpétuel. Mais si ces raisons peuvent être plausibles, elles ne constituent pour autant pas l'essentiel. Enfin, une autre raison peut justement avoir été l'âge de plus en plus bas des réceptions. Il faut imaginer ces jeunes gens, parés dès leur plus jeune âge du titre de chevalier et vivant librement dans leur famille, confrontés à 18 ans aux exigences des caravanes en mer sur un îlot exigu de Méditerranée au climat africain et où la majorité des dignitaires de l'Ordre était des vieillards. Jetant leur gourme entre maître des novices et billets de confession, appartenant à des générations marquées par l'esprit des Lumières, en dehors des très rares mus par une réelle vocation, de ceux qui avaient suffisamment d'appuis politiques pour être assurés d'y faire carrière mais aussi de ceux qui n'avaient aucune ambition, on peut imaginer que beaucoup se détournèrent des vœux perpétuels. Mais pourtant les familles continuaient à investir des sommes considérables pour faire recevoir un ou plusieurs de leurs cadets dans l'Ordre⁴².
- 19 En réalité, l'Ordre, devenu une école navale européenne, était l'unique moyen pour la noblesse qui voyait son monopole dans les armées terrestres grignoté par les réformes

inspirées par les idées nouvelles, de conserver la haute main sur la Marine. La tradition, initiée par Richelieu, faisait que bien des jeunes chevaliers, parés de leur titre, ne s'engageaient pas en religion mais prenaient du service, après leur caravane dans la marine de leur souverain. La France s'enorgueillissait ainsi de brillants marins issus de l'Ordre⁴³, entre autres le chevalier Paul (1597-1667), Tourville (1642-1701), Chambray (1687-1756) ou Suffren (1729-1788). Non seulement beaucoup s'étaient vu confier des commandements, d'aucuns étaient parvenus aux grades supérieurs, mais certains avaient aussi été employés dans les expériences coloniales, souvent malheureuses, de l'Ancien régime tels Villegagnon (1510-1571) au Brésil ou Poincy à Saint-Christophe (1584-1660).

20 Ainsi, derrière le discours officiel qui présentait les chevaliers comme des religieux qui s'étaient voués à Dieu pour lutter contre le Croissant, la réalité de l'Ordre était différente et multiple. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, son principal intérêt était double. Pour la noblesse cadette européenne, il pouvait être une source d'établissement soit en satisfaisant au *cursus honorum*, soit en bénéficiant d'une formation navale de qualité. Pour les souverains, l'Ordre permettait de contenir les extravagances des cadets de leur noblesse, mais il constituait pour eux un vivier de cadres potentiels pour leur diplomatie⁴⁴, leur marine⁴⁵ ou leur colonie, lointain embryon de ce que seront l'École navale, l'École coloniale et l'ENA. Le drame, pour l'Ordre et ses chevaliers, était que les opinions s'en tenaient au discours officiel : sans faire la différence entre profès et non-profès, elles se scandalisaient de la vie dissolue des jeunes chevaliers, comme de leur relative inefficacité contre les corsaires barbaresques. Or, depuis 1723, le rôle de Malte avait changé, Louis XIV ayant exigé qu'un frein fût mis à l'activité corsaire de l'Ordre qui gênait davantage le commerce qu'il ne le protégeait. Le grand-maître Vilhena avait alors décidé d'ériger La Valette en port-franc et Malte était rapidement devenue l'avant-port de Marseille. Si les chevaliers n'avaient plus qu'une importance mineure, leur île en revanche en avait désormais une essentielle qui aiguissait les appétits des nations avides de commercer en Méditerranée, en premier lieu la France⁴⁶, mais aussi l'Angleterre, l'Autriche et la Russie. Or, le rocher méditerranéen, stratégique moins pour des raisons militaires que pour des raisons économiques, était intouchable tant qu'il demeurait le conservatoire d'un prétendu ordre de croisés. Mais une fois l'Ordre sapé d'abord par la littérature, de l'abbé Prévot⁴⁷ au pseudo-Carasi⁴⁸, puis victime de l'intransigeance anti-romaine et anti-nobiliaire des gallicans et des jansénistes de la Constituante et de la Législative, plus rien ne retint sa dilution. Supprimé en France et dans les territoires qu'elle contrôlait, divisé à sa tête entre un grand maître accusé par les siens et un tsar à la tête épique, les chevaliers se dispersèrent en fonction de ce qui avait été leurs motivations.

21 En 1798, certains suivirent Bonaparte en Égypte, d'autres essayèrent de reconstituer l'Ordre autour de Paul I^{er}, beaucoup enfin, parce qu'être chevalier avait été pour eux plus un titre qu'un état, se marièrent, une dot étant plus assurée qu'une commanderie désormais virtuelle. L'échec de la reconstitution de l'Ordre prévue par la paix d'Amiens (1802), l'attribution définitive de Malte à l'Angleterre (1814 et 1815) furent un instant tempérés par le climat instauré par les restaurations de la Sainte-Alliance. Ce fut alors que la réaction nobiliaire, commencée à la fin du XVIII^e siècle, se fit tétanie, réfractaire à toute évolution et tenant le discours exaspéré d'une partie de la noblesse qui s'engagea, le XIX^e siècle durant, dans des impasses politiques et sociales : l'ultracisme, le légitimisme, les cheveau-légers. Elle rêva que « la tribu sacerdotale de la noblesse

européenne » redevînt « l'école de prouesse, de loyauté et d'honneur »⁴⁹. Hélas pour elle, la Noblesse n'existait plus en tant qu'ordre de l'État et la noblesse ne se différenciat du commun que par ses titres plus ou moins récents. Les chevaliers subirent la même érosion et la reconnaissance de la souveraineté de l'Ordre par le congrès de Vérone en 1822 ne changea guère la réalité : la chevalerie hospitalière, désormais en survivance, n'était plus qu'un titre lié à une pieuse association hospitalière⁵⁰. Cette évolution donnait raison à Chateaubriand qui déclarait en 1816 à la Chambre des Pairs : « Nous ne sommes plus des chevaliers, mais nous pouvons être des citoyens illustres ».

NOTES

1. Le *xenodochium* (ξενοδοχοῖον) était à la fois hôtellerie et hospice. Le latin *hospitalis* traduit bien cette double fonction conservée dans ses dérivés français, *hôtel* et *hôpital*.
2. L'Hôpital est ainsi appelé *ptôchotropheion* (πτωχοτροφεῖον), asile où l'on nourrit les mendiants et les pauvres.
3. Voir Alain Beltjens, *Aux origines de l'ordre de Malte. De la fondation de l'Hôpital de Jérusalem à sa transformation en ordre militaire*, Bruxelles, Impr. Poot, 1995. Selon cet auteur, cette évolution fut surtout due à l'essor de la milice des Templiers qui risquait de créer une hémorragie de nobles dans les rangs hospitaliers.
4. Créé en 1120, il fut reconnu officiellement par l'Église en 1139 (bulle d'Innocent II *Omne datum optimum*). Les Templiers en tant que religieux suivaient une règle propre, proche de celle de saint Benoît, et faisaient les trois vœux des réguliers : pauvreté, chasteté et obéissance.
5. *De laude novae militiae ad milites Templi liber*, 1129. Jean de Salisbury justifiera de même cette « guerre sainte » dans son *Polycraticus* (livre VII, chapitre XXI), 1156.
6. Alain Beltjens, *Aux origines de l'ordre de Malte...*, op. cit., p. 342.
7. Ainsi, le pape Lucius III rappela aux prélats que les biens hospitaliers devaient être exempts d'imposition puisque destinés autant à la défense des Lieux Saints qu'à l'entretien des pauvres (bulle *Cum bona, fratribus*, v.1182).
8. Bulle *Quot et quantum*, 1191.
9. Sans doute de la maison royale de Portugal, il accéda à la plus haute fonction de l'Ordre à la fin de 1202 ou au début de 1203. Confronté à l'opposition et à la désobéissance de ses frères, il se démit de ses fonctions au début de 1206.
10. De l'arabe *Qala'at al-marqab* (la forteresse qui contrôle). Aujourd'hui en Syrie.
11. Jusqu'alors, tous les frères Hospitaliers, chevaliers ou sergents d'armes, portaient le même uniforme. Alain Beltjens (*Aux origines de l'ordre de Malte...*, op. cit., p. 359) estime que cette décision fut prise pour obvier le désintérêt de la noblesse pour l'Hôpital au profit du Temple où les chevaliers, vêtus d'un manteau blanc, se distinguaient avec éclat des sergents d'armes.
12. Les mêmes statuts stipulaient que le maître de l'Hôpital ne pouvait être choisi que parmi les frères chevaliers, eux-mêmes fils de chevaliers nés d'une union légitime.
13. Voir Rutebeuf, *Œuvres complètes*, texte établi, traduit, annoté et présenté par Michel Zink, Paris, Garnier, Livre de poche, 2001.

14. Anthony Luttrell, « The Hospitallers at Rhodes, 1306-1421 », dans *id.*, *The Hospitallers in Cyprus, Rhodes, Greece and the West, 1291-1440. Collected papers*, Aldershot, Variorum, 1997, p. 278-313.
15. Il ne s'agissait pas que des biens fonds qui formaient leurs commanderies dans toute l'Europe, mais à Chypre même, ils développèrent, autour de leur manoir d'Episkopi, une importante activité agro-industrielle fondée sur la viticulture et la production de vin de Commandaria ainsi que sur la culture de la canne à sucre et son raffinage.
16. Joseph Delaville Le Roulx, *Les Hospitaliers de Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac, 1310-1421*, Paris, Ernest Leroux, 1913.
17. Anthony Luttrell, « The *servitudo marina* at Rhodes, 1306-1462 », dans *id.*, *The Hospitallers in Cyprus...*, *op. cit.*, p. 51-65.
18. Deux galères, une fuste, un galion et un dromon.
19. Le roi Henri II de Lusignan fut renversé et exilé en 1306 par son frère Amaury, soutenu par les Génois, les Templiers et la plus puissante famille des barons latins, les Ibelin. En 1310, Amaury fut assassiné et Henri II fut restauré par ordre du pape Clément V qui garda de cet épisode une impression défavorable à l'encontre des Templiers. Deux ans plus tard, en 1312, ce pontife proclama la dissolution de l'ordre du Temple (bulle *Vox in excelso*) et la dévolution de leurs commanderies aux Hospitaliers hiérosolymitains (bulle *Ad providam*).
20. Appelées alors préceptoreries.
21. Outre Rhodes, ils régnaient sur un chapelet des îles de l'Archipel : Kos, Kastellórizo, Alimnia, Chálki, Symi, Tilos, Nissiros, Kalymnos et Leros.
22. Elle réunissait des troupes du basileus Manuel II Paléologue, du roi de Hongrie Sigismond I^{er}, des contingents français, anglais, valaques, croates et serbes mais aussi hospitaliers.
23. Jean-Bernard de Vaivre et Laurent Vissière, *Tous les déables d'Enfer. Relations du siège de Rhodes par les Ottomans en 1480*, Genève, Droz, 2014.
24. Nicolas Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'Empire ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes, 1480-1522*, Louvain-Paris, Peeters, 1994.
25. Jean-Luc Nardone (dir.), *La prise de Rhodes par Soliman le magnifique*, Cahors, La Louve éd., 2010.
26. Les corsaires barbaresques les chassèrent de Tripoli en 1551.
27. Anne Brogini, 1565, *Malte dans la tourmente. Le « Grand Siège » de l'île par les Turcs*, Paris, Bouchène, 2011.
28. Alain Blondy, « The Echo of the Great Siege of Malta in Art and Literature from the Sixteenth to the Twentieth century », dans Maroma Camilleri (éd.), *Besieged Malta 1565*, Malta, Midsea Books, 2015, p. 199-212.
29. Anne Brogini, *Malte, frontière de chrétienté (1530-1670)*, Rome, École française de Rome, 2006.
30. Le Bourg (Borgo, Birgù) devint *Città Victoriosa* et Bormla devint *Città Cospicua*.
31. Symphorien Champier, *Les gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, présenté par Denis Crouzet, Paris, Imprimerie nationale, 1992.
32. Alain Blondy, *Un prince de la Renaissance à l'aube de la Contre-Réforme : Hugues de Loubens de Verdalle (1531-1582-1595), cardinal et grand maître de l'ordre de Malte*, Paris, Bouchène, 2005.
33. Ce fut parmi eux que furent choisis plusieurs de ses successeurs, tels Alof de Wignacourt (1601-1622), Antoine de Paule (1623-1636) ou Jean-Paul de Lascaris Castellar (1636-1657).
34. Dans la course en mer, l'ensemble du butin était partagé par l'armateur ou patron (en l'occurrence le grand-maître), le capitaine et l'ensemble de l'équipage au prorata de leur importance respective.
35. Michel Fontenay, « Corsaires de la foi ou rentiers du sol ? Les Chevaliers de Malte dans le corso méditerranéen au XVII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 35, 1988, p. 361-384.

36. Louis André (éd.), *Testament politique du cardinal de Richelieu*, Paris, Laffont, VI^e section, chap. IX.
37. Philippe Desan, « Les nouvelles théories économiques et le commerce de la France avec le Levant au XVII^e siècle », dans Giovanni Dotoli (éd.), *Les Méditerranées du XVII^e siècle*, Biblio 17-137, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2002, p. 233-242.
38. En effet, l'obligation de chiourmes de plus en plus importantes avait changé l'arsenal pénal. Des condamnations à la peine capitale furent alors commuées en peine des galères à vie (voir Luigi Monga, *Galères toscanes et corsaires barbaresques. Le journal d'Aurelio Scetti, galérien florentin (1565-1577)*, Paris, Bouchène, 2008).
39. En effet, le grand-maître principalement, disposait annuellement d'un nombre restreint de commanderies qu'il pouvait affecter sans tenir compte de l'ancienneté de ses chevaliers, mais il était le plus souvent contraint dans ses décisions par les interventions pressantes des souverains catholiques.
40. Bibliothèque nationale (BN), Paris, fonds Joly de Fleury, dossier 271, pièce n° 285.
41. Les derniers grands maîtres donnèrent le mauvais exemple : Pinto et Hompesch reconnurent leurs enfants illégitimes qui devinrent prêtres et religieuses et Rohan vivait maritalement avec une de ses parentes.
42. Il leur fallait payer le feudiste qui faisait les recherches généalogiques prouvant les huit quartiers de noblesse des parents de l'impétrant ; à cela s'ajoutait les frais pour brevets à chaque fois qu'il manquait un quartier de noblesse ; il y avait ensuite les frais de réception, puis les frais de passage, sans compter l'entretien du novice.
43. Voir Michel Vergé-Franceschi, *La marine française au XVIII^e siècle*, Paris SEDES, 1996 ; *Dictionnaire d'histoire maritime*, Paris, Robert Laffont, 2002.
44. Ce fut principalement le cas sous Louis XV dans l'affaire de Pologne où le Secret du Roi utilisa des chevaliers français ou italiens qui, grâce à leur entregent, pouvaient « traverser » les jeux diplomatiques traditionnels.
45. Ce ne fut pas que les cas des États catholiques, puisque les tsarines Anne I^{re} et Catherine II demandèrent à l'Ordre de leur envoyer un chevalier pour réformer la marine russe.
46. Voir Alain Blondy, Xavier Labat Saint Vincent, *Malte et Marseille au XVIII^e siècle*, La Valette, Fondation de Malte, 2013.
47. *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut (1728-1731)*, *Mémoire pour servir à l'histoire de Malte ou Histoire de la jeunesse du commandeur de****, par l'auteur des mémoires d'un homme de qualité, Amsterdam, F. Desbordes, 1741.
48. Vincent Accary, *L'Ordre de Malthe dévoilé ou voyage de Malthe, avec des observations historiques, philosophiques et critiques sur l'état actuel des Chevaliers de Malthe et leurs mœurs ; sur la nature, les productions de l'île, la religion et les mœurs de ses habitants*, 1790.
49. *Mémoire historique pour l'Ordre souverain de Saint Jean de Jérusalem*, Paris, 1816.
50. En 1879, Léon XIII autorisa à nouveau l'élection d'un grand-maître. En 1953, Pie XII limita la nature d'ordre religieux aux seuls chevaliers profès. En 1961, Jean XXIII lui donna sa constitution (modifiée en 1997). Les profès ne représentent plus qu'un nombre infime des membres, principalement laïcs. La noblesse n'est plus exigée que pour l'élection du grand maître qui doit en outre être profès. Une réforme est engagée depuis 2017.

RÉSUMÉS

Fondé à Jérusalem avant les Croisades et définitivement évincé de la Méditerranée en 1798, l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem a été durant sa longue histoire le témoin et le creuset de vertus chevaleresques, par ses actions guerrières et corsaires, religieuses et hospitalières. Défenseur de l'Église latine et de la rive chrétienne contre l'empire turc, il accueille en son sein l'élite de la noblesse catholique européenne.

Founded in Jerusalem before the Crusades and definitively expelled from the Mediterranean in 1798, the Order of the Hospitallers of Saint-John of Jerusalem was, during its long history, the witness and repository of chivalrous virtues, thanks to its military, corsair, religious and hospital activities. Defenders of the Latin Church and the Christian shore against the Turkish Empire, Hospitallers were recruited in the elite of the European Catholic nobility.

INDEX

Mots-clés : Ordre de Malte, chevalerie, croisade, noblesse, Méditerranée

Keywords : Order of Malta, knighthood, crusade, nobility, Mediterranean

AUTEUR

ALAIN BLONDY

Alain Blondy est professeur émérite à l'Université de Paris-IV Sorbonne, spécialiste de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de l'ordre souverain de Malte et du monde méditerranéen des ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècles. Il a été professeur invité à l'Université de Tunis-I et de Chypre, chargé de cours aux collèges universitaires de Moscou et de Saint-Pétersbourg, et professeur à l'Université de Malte de 1998 à 2010. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Méditerranée et sur l'ordre de Malte, dont les plus importants sont *L'ordre de Malte au ^{xviii}^e siècle. Des dernières splendeurs à la ruine*, Paris, Bouchène, 2002 ; *Hugues Loubens de Verdalle, 1531-1582-1595, cardinal et grand maître de l'ordre de Malte*, Paris, Bouchène, 2005 ; *Marc'Antonio Haxac and Malta's Devotion to St Paul*, Fondation de Malte, 2012 ; *Chrétiens et Ottomans de Malte et d'ailleurs*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2013 ; *Le monde méditerranéen, 15 000 ans d'histoire*, Paris, Perrin, 2018.